

Franz Bartelt

La Belle Maison

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Avec près de deux mille habitants, une place équipée de sept bancs de couleur, d'un jet d'eau et d'un abribus pourvu d'un plan de la commune, avec également une salle des fêtes de dimensions respectables, une église remarquable pour des raisons mystérieuses, des barbecues municipaux ouverts à tous et des toilettes publiques à participation de l'utilisateur, Cons-sur-Lombe était un village qui se donnait des airs de grande métropole sans renier ses origines céréalières que rappelaient, devant la mairie, quelques anciennes machines agricoles, désormais exposées sur des socles de béton : « Afin que nul n'en ignore », disait le maire, M. Balbe, un homme qui aurait pu être communiste, tant il avait le sens de la collectivité, mais qui s'était résigné à carriérer dans le

centrisme pour faire plaisir à tout le monde, ce qui revient à peu près au même.

C'était ce qu'on appelle «un homme à idées». Sa générosité paraissait sans limites. Ses amis le comparaient volontiers et sans rire à saint Vincent de Paul. Il n'avait pas d'ennemis car, très fort en gueule et pesant plus de cent soixante kilos, il savait se faire respecter en s'imposant à l'heure de l'apéritif comme le meilleur buveur de boissons anisées d'un canton qui, en la matière, ne comptait pourtant que des champions. Sa devise ne manquait pas d'ambition : «Toujours plus et toujours mieux qu'ailleurs.» Elle l'exposait quelquefois à des déconvenues administratives de premier ordre. Par exemple, il aurait voulu doubler la surface du terrain de football.

«Avec un terrain plus long et plus large, et des buts en proportion, nous montrerions au monde entier que les Consiens sont des fameux joueurs, qu'ils courent plus vite et plus longtemps que les châtrés des autres équipes!»

Par mesquinerie sportive autant que par conformisme politique, les potentats du conseil général avaient fait obstacle au projet, et les footballeurs de Cons devaient se contenter d'un terrain, certes réglementaire, mais où leur talent se sentait à l'étroit.

« Sur un terrain adapté, même à six contre douze, on gagnerait ce qu'on voudrait ! », soupirait Balbe à chaque fois qu'il repensait à cette histoire. Ses compagnons de comptoir abondaient dans son sens, car on ne contrarie pas un édile qui, bien souvent et de sa poche, règle l'ensemble des tournées.

Mme Balbe était une créature souffreteuse. Toujours entre deux maladies, elle vomissait à volonté, présentait des fièvres et des symptômes éruptifs qui renouvelaient sans cesse les thèmes de ses bavardages. On la considérait comme une femme courageuse. Elle ne pesait pas le tiers de ce que pesait son mari, et il y avait en elle une telle réserve de larmes qu'on pouvait tenir pour négligeable le poids cumulé de sa chair et de ses os.

En trente ans, elle avait perdu des hectolitres de sang, par tous les moyens que la nature met à la disposition de l'hémorragie. Ses récits hématiques, fidèlement rapportés à l'heure du porto et des biscuits, lui attiraient la sympathie de ses voisines et, en général, des autres femmes du village, qu'elle recevait aussi. Ces souffrances patiemment suppor-

tées n'étaient évidemment pas sans générer quelques jalousies, de la part de Consiennes qui se vantaient, elles, de maux médicalement certifiés, mais qui n'intéressaient personne. Pour le reste, Mme Balbe jouissait d'une santé sans reproche : de la santé, il lui en fallait pour endurer autant de maladies incurables.

Son mari la choyait, parce que en philanthrope il aimait les petites femmes souffrantes. Dans sa jeunesse, il avait été fort amoureux de cette ombre qui tousse dans l'œuvre d'Alexandre Dumas. Il avait vu ce drame au cinéma, au théâtre, à la télévision. Il l'avait lu plus de vingt fois, à chaque fois avec un frisson qui le secouait de la tête aux pieds et le portait au bord des larmes. En hommage, il se faisait le devoir de toujours nommer ses chiens Gautier et ses chiennes Marguerite. Il était ravi d'avoir épousé une femme qui avait besoin de lui. À ses yeux et pour son goût, elle était riche de toutes les qualités et de tous les mérites. Il ne lui manquait que d'être tuberculeuse, mais au fond, ce sont des vœux qu'un homme de progrès n'est pas en droit de formuler, eu égard aux travaux de MM. Calmette et Guérin.

« Tu tousses comme un ange », lui disait-il parfois dans un murmure émerveillé, avant de

s'engager, en tant que maire et en tant que mari, à l'arracher définitivement des griffes du mal qui la dévorait.

« Ah ! mon ami, vous êtes bien bon... » soupirait-elle, en le vouvoyant, car elle s'exerçait à lui plaire en donnant une patine classique à l'expression de sa douleur.

M. Balbe compatissait devant toutes les misères qui osaient s'insinuer sur le territoire de sa commune. Il avait plusieurs fois songé interdire la maladie par arrêté municipal. Mais comme cette proposition l'aurait sans doute fait passer pour un original dans l'esprit des électeurs, il avait renoncé, la mort dans l'âme, à la soumettre aux délibérations de son conseil. Néanmoins, selon son intime conviction, une loi bien conçue, bien votée, bien appliquée, se serait trouvé à même de résoudre l'ensemble des problèmes auxquels les hommes sont confrontés, à l'exception des inondations et des invasions allemandes, contre quoi, en propriétaire de terrains situés sur les rives de la Lombe comme en fils de résistant de la première heure, il savait qu'on ne pouvait rien.

En attendant d'officialiser ses méthodes à l'aube du troisième millénaire, il prenait ce qu'il appelait des Décrets de Comptoir, chez le Josse, tenancier de La Gurlette, un établis-

sement prospère et sans concurrence, qui présentait l'avantage de se trouver à un moment ou à un autre de la journée obligatoirement sur le chemin du Consien moyen, qu'il se rendît à la mairie, à l'église, à la Poste, à l'épicerie du père Chéchème, à la salle des fêtes, aux toilettes publiques à participation, à la halte d'autobus ou à n'importe quel autre endroit privé ou non, jardin ou parc, cimetière ou monument aux morts, de la commune.

C'était debout, comme il se doit pour des conquérants de l'avenir, et devant le zinc, que se tenaient les réunions préparatoires du conseil municipal. On y faisait notamment le point sur les ragots des uns et des autres et sur des fantômes délicats à évoquer sous les regards fustigeants de Marianne et du président de la République.

Il y avait là une quinzaine de grands bavards que la bière rendait plus bavards encore et, chaque après-midi, ou presque, la vieille Amérique, la jeune Europe, la Chine de toujours, l'Afrique du vendredi, l'Australie lointaine s'inscrivaient dans une politique audacieuse dont les bienfaits, pour l'instant, ne profitaient guère qu'au village de Cons.

En effet, avec orgueil et discrétion, Cons se voulait un exemple pour le monde entier.

Non sans raisons : le village ne comptait ni chômeurs, ni drogués, ni délinquants. Deux usines lui assuraient des revenus copieux, l'air y était pur comme au matin de la Création, l'eau de la Lombe n'était pas loin d'être potable, il n'y pleuvait pas plus qu'ailleurs et les fêtes, kermesses et bals organisés par le comité attiraient un public d'amateurs venus de tout le département, et même de Larcheville, la préfecture, une ville splendide mais où l'on ne savait pas s'amuser.

Une fois par semaine, le samedi, la fanfare sortait ses instruments et poussait devant son vacarme le drapeau tricolore, symbole de l'appartenance à une entité immortelle et plus qu'honorable, pour la gloire de laquelle quelques naturels du pays avaient, sans lésiner, donné leur vie ou un membre supérieur (il n'y avait pas de membres inférieurs à Cons) ou seulement les plus belles années de leur jeunesse, ce qui est aussi un sacrifice : « Consiens pour la vie, Français pour l'éternité ! » Suivie des enfants des écoles, d'agriculteurs à la retraite et de deux ou trois idiots à casquette ou à béret, elle se dirigeait vers le jet d'eau de la place et là, pendant une heure, le cuivre, la peau et le bois se déchaînaient avec une véhémence martiale, délivrant ce message que la

musique adoucit les mœurs tout en réveillant le patriotisme.

En suite de quoi, du haut d'une machine à faucher ou de la plate-forme de la moissonneuse, le maire pérorait un discours important sur le fond et puissant dans la forme. À l'heure des informations à la télé, tout le monde se dispersait et M. Balbe, d'un pas majoritaire, se promenait dans les rues de sa commune, le ventre au large, la face épanouie, ses gros doigts boudinés s'envolant, le cas échéant, en saluts et en signes d'amitié.

Rien du bonheur général n'échappait à son œil souverain et paternel. Il notait qu'ici les fleurs ornaient avec plus d'abondance les appuis de fenêtres, que là la peinture des persiennes avait été rafraîchie. Plus loin, un tas de sable sur lequel une brouette était retournée signalait la volonté des riverains de réaliser un programme d'embellissement de leur cadre de vie. Devant la porte des Maurois, une bicyclette neuve étincelait au soleil, marque qu'on ne reculait pas devant l'investissement.

Il prit le chemin de la corniche, ainsi nommé parce qu'il dominait la Lombe d'au moins deux mètres cinquante, au bout duquel, juste avant les premières taches de colza et la forêt, il y avait un banc municipal de toute beauté,

implanté auprès d'une poubelle d'un style moderne et verdoyant. C'était un endroit de tout repos, où l'on entendait mieux qu'ailleurs le vent et cette rumeur qui naissait en plein nord, dans les arbres, et dont on disait qu'elle était la respiration des géants endormis, ce qui n'avait rien d'impossible, du moins pour un esprit averti comme Balbe.

De l'autre côté de la rivière, les maisons de l'ancienne carrière. Abandonnées depuis une trentaine d'années, elles finissaient tranquillement de tomber en ruine au milieu d'un terrain aux reliefs désordonnés et aux poussées héroïques de bouleaux et de petits saules. Parmi les projets de la mairie, il y avait celui de transformer ces lieux en terrains de jeu, avec boulodromes, toboggans, bacs à sable, circuit pour modèles réduits, tourniquets divers, étangs à truites et tables de pique-nique. En cédant un emplacement au marchand de frites et au marchand de glaces, ce pouvait devenir en peu de temps une attraction de très bonne qualité et de plein air. La fanfare ajouterait la touche locale, et Mauricet Bastin, l'accordéon magique, appuyé par les tambours, ferait danser à perdre haleine les citoyens ingambes de Cons et d'ailleurs.

Une des petites maisons était occupée par un couple adorable que la commune avait recueilli vingt ans auparavant, lors d'un hiver radical. On ne savait pas très bien qui ils étaient, d'où ils venaient, ni quelle inspiration miraculeuse les avait conduits jusqu'à Cons plutôt que dans un des nombreux bourgs des alentours ou à Larcheville où le Secours catholique et d'autres pourvoient aux besoins des plus démunis. Ils vivaient comme des clochards, sales, en loques, misérables, mais soutenus dans leur malheur par toute la population. En fait, ils ne manquaient de rien, et surtout pas de travail. La belle saison les voyait dans les jardins, la mauvaise dans la forêt ou dans les granges, à couper le bois. Ils débouchaient les évier, rangeaient les greniers, vidaient les caves, donnaient la main à toutes sortes de nécessités du quotidien des autres. Au fil du temps, ils s'étaient rendus indispensables.

On les surnommait affectueusement les Capouilles, mais ils s'appelaient Boulu : Mortimer et Constance Boulu. Tous deux d'un calibre médiocre, petits et maigres, immensément chaussés de bottes épaisses, vêtus de dépenaillés, et bien qu'on leur fit don régulièrement d'habits encore mettables, ils se complaisaient dans la négligence la plus

farouche. La crasse, la barbe et la moustache gauloise se partageaient le visage de Mortimer. Sur la figure de Constance, un surcroît de crasse compensait l'absence de pilosité. Ne les aurait-on pas connus d'aussi longue date qu'on les aurait chassés à coups de bâton et en leur lançant des pierres, comme à des lépreux.

« Trop pauvres pour être fiers de se sentir propres », répétait souvent M. Balbe que les maladies quasi mortelles de sa femme vouaient au culte de l'hygiène, et même de l'asepsie.

Il les aimait sincèrement et ne ratait jamais une occasion de proclamer : « Il faut faire quelque chose pour les Capouilles ! », mais, depuis vingt ans, l'éventualité ne s'était jamais présentée de concrétiser cette aimable résolution.

« C'est la faute des Capouilles aussi, pensait Balbe. Ils ne courent pas après la modernité. Ils se trouvent bien comme ils sont. Ce sont des gens d'un autre âge. Bonne mentalité, mais mœurs primitives. »

Ce qui le blessait surtout, dans sa vanité de démocrate, c'était que, dans une commune dont la magnificence était reconnue, la pauvreté des Capouilles faisait tache et désolait le fringant paysage. Certes ils gâtaient un peu à l'écart, mais l'expansion du village, par le jeu

prévisible des lotissements, grignotait petit à petit l'espace champêtre qui détachait l'agglomération de ses banlieues reculées. Un jour, car M. Balbe voyait loin et rêvait Cons à la mesure d'Amsterdam ou, pour le moins, de Larcheville, le champ de ruines se retrouverait au centre de la ville, ou tout comme.

«À l'aube du troisième millénaire, il faut avoir la hardiesse d'un urbanisme prévoyant!», s'exclamait-il en enveloppant dans un coup d'œil de visionnaire le vide agreste qui ne menait encore qu'une verdure fleurie et quelques géométries cultivées jusqu'au bleu du ciel.

Bientôt, des rives de la rivière à la forêt, côté nord, et de la carrière au croisement du Congo, un lieu-dit routier qui marquait, vers l'ouest, la frontière de Cons avec le reste du monde, s'élèverait une cité rayonnante, exemplaire, heureuse, dont, comme il s'était plu à le rappeler lors de la dernière séance du conseil, le parc d'attractions serait à la fois le centre et le point de départ.

«Ce parc, ce sera pour l'Europe la pierre angulaire du carrefour incontournable que représente notre région, cœur du continent depuis les débuts du monde et plaque tournante des futurs!»

Il aimait la formule « pierre angulaire du carrefour incontournable », qui lui faisait songer, il ne savait pourquoi, à la Rome des origines.

« Rome aussi a commencé petit ! », criait-il.

Si on lui laissait entendre qu'il avait fallu des siècles et des siècles pour que le sillon qui a fondé l'enceinte de la Rome de Romulus s'épanouisse jusqu'au cercle de l'éternité, il se fâchait :

« Enfin, mes enfants, soyez réalistes, Rome s'est construite à la pelle et à la pioche ! Et ils n'étaient que deux ! En plus, ils ne s'entendaient pas ! Nous, les Consiens, sommes près de deux mille ! Unis comme les doigts de la main ! Et nous n'en sommes plus aux temps du bricolage manuel ! Nous avons des engins ! Nous avons du matériel ! Dix jours pour une maison ! Trois mois pour un quartier ! Un an pour une ville ! Une décennie pour une capitale ! À notre époque, le maire conçoit, le génie civil exécute et les habitants profitent ! »

Il articula une fois encore, pour lui-même, en soulevant ses kilos : « La pierre angulaire du carrefour incontournable. » C'était une trouvaille de poète.